

UN TEMPS DE MON ENFANCE PENDANT LA GUERRE 1939-1945

Nous sommes dans la première quinzaine de juillet 1944, les Alliés ont débarqué en Normandie le 6 juin 1944. Leur aviation bombarde les trains, les lignes S.N.C.F et tous les véhicules militaires pour retarder les renforts allemands qui montent vers La Manche.

Ces jours derniers, les chasseurs-bombardiers anglais ou américains ont coupé la ligne de chemin de fer Rennes-Châteaubriant à Martigné- Ferchaud entre la route de Coësmes et la Forge. Ils visaient le pont qui supporte la voie ferrée enjambant le Semnon.

Le pont n'a pas été endommagé mais la ligne a été sectionnée par un énorme trou de bombe dans lequel a plongé la locomotive du train de marchandises venant de Rennes.

Avec du matériel S.N.C.F, les Allemands ont trainé la locomotive en gare de Martigné où ils l'ont abandonnée ; elle était hors service. Ils ont aussi détaché quelques wagons qu'ils ont dirigés vers Rennes et ont laissé les autres sur place avec l'idée de faire transporter leur contenu par des attelages agricoles réquisitionnés dans la commune.

Le garde champêtre missionné par le Maire, sous l'autorité de l'occupant, était chargé de réquisitionner dans les fermes les attelages qui effectueraient ce transport de marchandises de Martigné-Ferchaud à Châteaubriant.

Ce garde champêtre, Marcel Martineau, la quarantaine, ancien ouvrier à la minoterie Brochet, avait eu la jambe coupée au travail. Sa prothèse lui permettait de marcher tout en boitant fortement. Battant la campagne pour réquisitionner bestiaux et autres animaux, il était souvent très mal accueilli par les fermiers qui se moquaient de lui en le surnommant « patte de pie ». Ses demandes étaient contestées et les injures pleuvaient rapidement.

Maman, veuve de Louis Priou décédé le 27 mars 1942, agricultrice, vivait à la ferme de la Séguintière à Martigné-Ferchaud avec ses deux filles, Renée, 10 ans et moi-même âgée de 8 ans.

C'est dans ce climat que maman avait été sollicitée pour fournir un chariot avec un cheval et bien évidemment un homme pour le conduire. Nous la sentions harcelée par Martineau. Ma sœur et moi étions dans le milieu de la cour, devant le poulailler. Nous étions impressionnées par la voix forte du garde champêtre. Le silence de maman nous faisait comprendre qu'elle était désespérée en dépit de toutes ses explications sur sa situation.

Malgré le bruit de la basse-cour autour de nous, Renée et moi avons entendu maman préciser qu'elle ne pouvait pas obliger ses domestiques à faire ce travail avec le risque d'être bombardés par les avions. Elle ajoutait qu'elle était veuve, une situation plus douloureuse pour elle que pour une femme de prisonnier de guerre.

Il faut savoir que les épouses de prisonniers étaient exemptées de cette obligation.

S'attendant à une nouvelle visite de « patte de pie » dans l'après-midi, maman décide de déjeuner plus tôt. Après avoir fermé les volets de la maison, nous sommes partis avec tous les employés dans un champ situé à environ 500 mètres au sud de la Séguintière, au lieu dit les Renardières, espérant ne pas être retrouvés.

Le temps était beau et favorable aux travaux des champs.

Il faut savoir, pour moi enfant, je connaissais les grandes personnes travaillant à la ferme. Il y avait Raymond Trossail, premier roulier disions-nous à cette époque, Marie-Josèphe Guesdon, qu'on appelait « bonne de ferme » et un cousin à Raymond : Albert Trossail. Il y avait aussi Victor Souffleux, un prisonnier de guerre évadé que maman avait accepté de camoufler.

Victor Souffleux, employé de la S.N.C.F., originaire de Messac, marié, un enfant, s'était évadé d'un Stalag en Allemagne. Il avait été hébergé tout d'abord vers Sion-les-Mines en Loire-Atlantique. Suite aux arrestations de résistants dans ce secteur, fin 1943, il cherchait un autre endroit pour se cacher. C'est donc par l'intermédiaire d'Hippolyte Chevalier père, maréchal-ferrant rue du Verger à Martigné, que Victor Souffleux a été engagé discrètement par maman sous une fausse identité, au début de 1944. Il rejoindra sa famille à Messac juste après la Libération.



De gauche à droite : M^{me} veuve Priou – Victor Souffleux avec sa fille Yolande – Raymond Trossail – Marie-Paule Priou – Renée Priou
(Collection privée)

Dans le courant de l'après-midi, tout le monde travaillait. Il y avait le labour et les betteraves à éclaircir. Du champ des Renardières, Raymond aperçut Martineau, reconnaissable à sa démarche, qui se dirigeait vers nous. En s'approchant, nous avons compris qu'il était accompagné d'un soldat allemand dont l'uniforme vert se confondait avec la haie qu'il longeait.

C'est alors que Raymond qui charruait avec quatre chevaux, se précipita vers ma sœur et moi en train de jouer près d'un chemin creux, dans le haut du champ. Complètement apeurées, nous sommes allées rejoindre maman.

Martineau, l'allure hautaine, tapotait d'une main sa poche où se trouvait l'ordre de réquisition. Et l'Allemand, le revolver à la main, faisait signe à maman qu'elle avait du personnel tout en montrant les chevaux arrêtés dans le milieu du champ avec la charrue. Il demandait, à juste titre, où était passé le laboureur qui menait cet attelage.

Victor Souffleux à genoux la tête baissée, même très baissée, sarclait les betteraves sans s'arrêter, cherchant à ne pas être dévisagé.

Maman rappelait avec insistance le danger du transport sur la route avec les avions qui patrouillaient sans cesse. Elle hésitait à désigner quelqu'un pour faire le trajet.

Albert Trossail, un homme de caractère, se dévoua, au grand soulagement de maman. Nous sommes tous rentrés à la maison. Le soldat allemand, toujours le révolver à la main, ne quittait pas Albert des yeux, à l'écurie et dans l'aire où se trouvait le plateau à pneus. Il devint moins agressif lorsque l'attelage a été prêt à partir.

Albert, marchant à grand pas à côté du cheval, faisant claquer anormalement son fouet. Le bruit me faisait sursauter, surtout lorsqu'Albert prononçait des jurons censés évacuer sa colère et sa peur.

Renée et moi étions près de maman et j'entends toujours dans mes petites oreilles les ronronnements des avions qui passaient sans arrêt dans les airs.

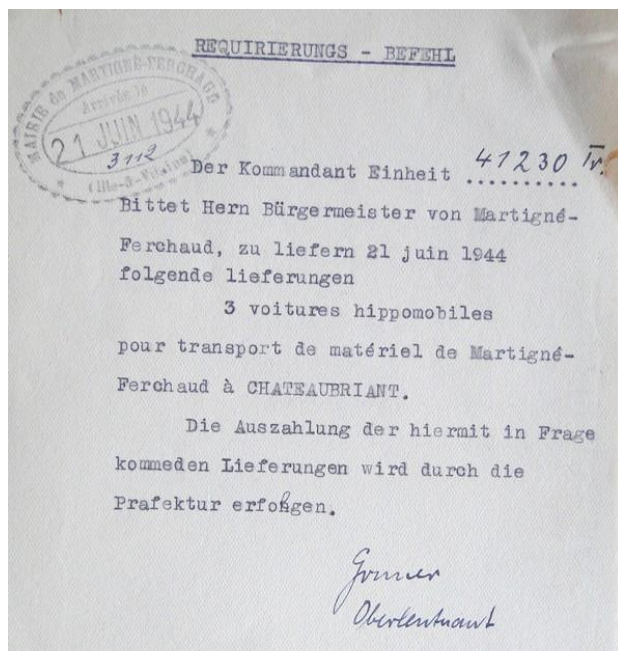
Albert est rentré à la ferme tard dans la soirée. Le voyage s'est déroulé sans incident.

Cette anecdote a été souvent racontée au sein de la famille.

Marie-Paule Martin
juin 2013
Cercle d'Histoire du Pays Martignolais

Recherches complémentaires :

Ci-dessous, la réquisition allemande en date du 21 juin 1944 adressée à la mairie de Martigné-Ferchaud par le commandant de l'unité 41230 (*Radfahr-Abteilung 285*)¹



exigeant 3 voitures hippomobiles pour un transport de matériel de Martigné à Châteaubriant. D'autres documents annexés à cet ordre confirment que ce transport faisait suite au déraillement d'un train près de la gare de Martigné. Il s'agit donc de la réquisition évoquée par Marie-Paule Martin.

Les deux autres agriculteurs requis pour ce travail demeuraient à proximité de la Séguintièrre :

- Barthélémy Barré de la Blanche Noë.
- Louis Richard de la Métairie Neuve.

Le Cercle d'Histoire du Pays Martignolais
Juin 2013

Source : archives municipales Martigné-Ferchaud

¹ - *Radfahr-Abteilung 285* : Groupe cycliste n° 285 (unité mobile) chargé, entre autres, de la sécurité et rattaché au XXV^e corps de l'armée allemande stationné à Pontivy. Ce groupe était de passage à Martigné-Ferchaud.